

Comprendre l'émergence d'un mouvement social : frustrations, rhétoriques, organisations et négociations

Y. Bazin - y.bazin@istec.fr

ISTEC

L'histoire des relations sociales depuis le 19^{ème} siècle peut difficilement faire l'économie des mouvements sociaux comme phénomène central dans leurs évolutions. Pour autant, le terme de « mouvement social » recouvre des réalités très différentes, des mobilisations et intentions hétérogènes telles que le syndicalisme, le féminisme, l'écologisme, le soulèvement populaire ou religieux. Les mouvements sociaux constituent un levier majeur de changement politique et social, institutionnel et organisationnel.

Pour autant, ces mouvements ne sont pas toujours bien compris. On se plait parfois à les caricaturer en mobilisations anti-démocratiques qui ne respecteraient pas les décisions du pouvoir politique élu. On y cherche aussi souvent des leaders dont on soupçonne qu'ils manipuleraient cette « masse », que le rassemblement populaire serait discrètement orienté et servirait plus ou moins consciemment des intérêts cachés. Au-delà de ces caricatures, il est essentiel d'analyser finement ces moments régulateurs, créateurs de nouvelles règles, tant leur rôle d'espace de négociation est central dans l'évolution des lois, des conventions et des relations sociales. Plus particulièrement, nous chercherons à en comprendre le déclenchement et ainsi répondre à la question : comment émergent les mouvements sociaux ?

Les mouvements sociaux : frustrations, discours et organisations

En première analyse, un mouvement social apparaît comme un regroupement d'individus ayant une revendication à faire valoir. Cette définition permet de facilement caractériser un certain nombre de phénomènes que l'on peut observer autour de nous tous les jours. Pour autant, tous les mouvements sociaux sont-ils nécessairement motivés par un mécontentement ?

Pour Neveu (2005 : 6) le premier critère caractérisant un mouvement social est la présence d'*un projet volontaire* car il n'est pas une simple « agrégation de comportements individuels, sans intention de coordination ». On fera donc la différence entre une opération escargot menée par des chauffeurs de taxis mécontents et un embouteillage - malgré la similarité des résultats. Il y a, dans le mouvement social, une action concertée liée à des revendications, et un résultat désiré - parfois imprévu, souvent imprévisible. Suivant Neveu (2005 : 10), on définira les mouvements sociaux comme « les formes d'action collective concertée en faveur d'une cause ». On peut aussi y voir, avec Blumer (1946), des « entreprises collectives visant à établir un nouvel ordre de vie ».

L'action politique des mouvements sociaux

Un mouvement social se définit souvent par l'identification d'un adversaire, d'*un « contre » extérieur*. Il est donc par nature ouvert sur la société, ce qui lui confère une dimension politique.

Pour Tilly (1976 ; 1986), il y a une tendance à *la politisation des mouvements sociaux* en ce sens qu'il constate en France un passage de mobilisations essentiellement locales jusqu'au début du 19^{ème} siècle à une échelle nationale et étatique. Les mouvements sociaux vont alors, dans l'analyse de Tilly (1976 ; 1986), se focaliser sur l'Etat comme cible, interlocuteur ou arbitre (accords de Matignon de 1936, accords de Grenelle en 1968). Dès lors, ils auront tendance à fonctionner sur la généralisation des cas particuliers. Ce faisant, ils ouvrent des espaces d'interactions et de négociations, des arènes à propos desquelles Neveu (2005) souligne deux éléments essentiels : l'organisation d'une mise en *visibilité* et une *conversion des ressources* qui permettent aux acteurs d'obtenir ce qu'ils désirent.

Si les mouvements sociaux peuvent mobiliser des arènes institutionnalisées déjà existantes (médias, gouvernement, tribunaux), ils créent aussi des arènes spécifiques plus ou moins éphémères (grèves, manifestations, campagnes). Ils peuvent ainsi faire entendre leurs revendications, dénoncer une injustice qu'ils voudraient voir réparée. Ils existent de multiples interconnexions dans ces arènes (négociations, conflits et coopérations entre les acteurs) mais

aussi entre différentes arènes (inspirations, influences, soutiens, isomorphismes).

Les frustrations comme fondement

Les mouvements sociaux émergent dans un contexte de faible institutionnalisation et d'organisation fluide. Cette souplesse leur permet de rapprocher des acteurs dont les compréhensions, les valeurs et les frustrations peuvent être très différentes. Les mouvements sociaux se fondent sur une convergence, un synchronisme des croyances, des frustrations, des représentations qui sont diffusées et non seulement d'un simple mécontentement. La question du déclenchement d'un mouvement social devient alors centrale.

Pour répondre à cette question, Gurr forge la notion de « frustration relative » qui caractérise un état de tension, une satisfaction attendue ou désirée et dont l'impossibilité génère un potentiel de mécontentement, de colère, voire de violence. Elle est relative en ce qu'elle est tributaire d'une comparaison, et donc liée aux normes sociales qui définissent un système d'attentes. Chez Gurr, la souffrance n'est donc pas fondée sur des normes absolues (seuil de pauvreté, salaire médian, etc.) mais sur des attentes socialement construites, sur une perception de l'état, sur une forme de « misère de position » (Neveu, 2005 : 40). La frustration relative va donc changer au cours du temps, évoluer, muter, fluctuer en fonction des horizons d'attente des différents groupes, des informations reçues et des comparaisons effectuées. Dès lors, la clé devient le seuil de franchissement qui transforme cette frustration en action et mobilisation. Ce seuil passe par la production d'un discours spécifique qui donne un sens aux rapports sociaux vécus et par l'émergence d'organisations qui canalisent et modèlent les frustrations vers la mobilisation de ressources.

Fédérer les frustrations : l'importance du discours

Pour Neveu (2005), l'action collective menée par les mouvements sociaux est avant tout une action concertée en faveur d'une cause mu par une logique de revendication. Cette cause émerge sur la base de frustrations relatives qui ont convergé. Il y a donc une synchronisation des représentations, des frustrations,

des attentes, et celle-ci est d'autant plus forte qu'un discours fédérateur émerge et permet un rapprochement par la création d'un sens commun. Ce sens n'a pas besoin d'être partagé *a priori*, il n'a pas non plus besoin d'une adhésion complète ou même forte de tous les auditeurs. Le discours permet avant tout de fédérer, de regrouper, de donner un sens collectif à une somme de frustrations individuelles. Il coordonne et organise le mécontentement.

Ainsi, le discours transforme la foule en mouvement social, il lui donne une identité, une âme. Neveu (2005 : p. 100) synthétise très bien cette dynamique : « Etudiant une mobilisation pacifiste dans une petite ville proche d'Amsterdam, Klandermans et Oegema (1987) ont mis en évidence la dimension stratégique de ce « travail politique » de diffusion d'un discours explicatif et normatif. Ils proposent en particulier de décomposer tout mouvement social en deux séquences. La « mobilisation du consensus » repose sur cette activité de propagande. Elle vise par un travail militant – affiches, réunions, tracts – la diffusion d'un point de vue sur le monde, le « problème » visé, la constitution d'un public favorable à une cause défendue. C'est seulement au terme de ce travail en profondeur que peut se développer une « mobilisation de l'action » qui transforme le capital de sympathie en engagement précis. »

Pour autant, un discours, aussi fédérateur soit-il, ne suffit pas. Il rassemble sans forcément permettre une action efficace et ordonnée. Par contre, si il est couplé avec une organisation (parti politique, syndicat, association), alors un mouvement social peut prendre forme.

Mobiliser des ressources pour canaliser l'action : le rôle des répertoires et des organisations

Constatant des régularités dans les modalités d'actions collectives des mouvements sociaux, Tilly (1986) propose de les comprendre avec la notion de « répertoire d'action collective ». Pour faire valoir leurs revendications, les groupes mobilisés puisent dans des répertoires disponibles. Filant la métaphore du jazz, Tilly montre en quoi ces répertoires, structurés autour de standards, n'excluent jamais l'idée d'improvisation ou de variation.

Tout mouvement social est confronté à une palette préexistante de formes protestataires plus ou moins codifiées, inégalement accessibles selon l'identité des groupes mobilisés. La manifestation, la réunion publique et la grève par exemple sont des formes routinisées d'expression d'une cause, d'une revendication. Mais elles sont aussi susceptibles d'infinites variations. Elles dépendent particulièrement des spécificités du groupe mobilisé : campagne de presse, travail de lobbying, happenings, manifestation, assemblée générale, etc.

Tilly différencie un répertoire typiquement pré-révolution industriel caractérisé par : un déploiement dans l'espace local (zone du vécu de la communauté), une méthode de détournement des rituels sociaux préexistants (importance du symbolique) et la mobilisation du patronage (soutien de puissances locales). Vers le milieu du 19^{ème} siècle, des modifications s'opèrent lentement : élargissement des horizons d'action, autonomie croissante des mouvements, recours à des formes plus abstraites et pacification. Il faut bien comprendre que l'analyse de Tilly (1986) n'est pas rigide, les répertoires évoluent lentement et avec souplesse, les régimes co-existent, se superposent, les évolutions sont graduelles.

En mobilisant certains répertoires d'action et en s'inscrivant dans la durée, les mouvements sociaux se structurent, se coordonnent, bref, s'organisent. Cette organisation va permettre au mouvement de coordonner ses actions, de rassembler ses ressources et d'atteindre ses objectifs. L'étude de Gamson (1975) de 53 mouvements sociaux américains montre le rôle central de leur organisation dans leur efficacité et leur réussite. Cependant, si une organisation centralisée assure bien une relative efficacité dans l'emploi des ressources, elle pose aussi le problème de ce que Michels (1914) appelle « la loi d'airain de l'oligarchie » : l'organisation aboutirait tendanciellement, *in fine*, à la confiscation du pouvoir par les permanents et l'assignation des autres à un rôle passif. Loin d'abandonner l'organisation, les mouvements sociaux sont souvent plutôt en quête de garde-fous contre ces dérives : refus de la subordination systématique, principe de rotation des cadres, élection des représentants, etc.

Pour McCarthy & Zald, il y a toujours assez de mécontentements dans une société donnée pour engendrer des mobilisations. Il est donc central d'en comprendre l'essor ou le refoulement. Dès lors, les mouvements sociaux sont

pensés au travers de la construction d'un rapport de forces et de sens, de la formation des foules, des groupes, des associations, bref, des organisations. L'organisation devient alors le pivot conceptuel de l'analyse car elle structure le groupe tout en rassemblant les ressources pour la mobilisation.

Plutôt que de mouvements sociaux, McCarthy & Zald parlent donc principalement de *Social Movements Organisation* : « une organisation qui identifie ses objectifs aux buts du mouvement social ou d'un contre-mouvement et tente de satisfaire ses objectifs » (Neveu, 2005 : 51). Le mouvement social est donc une abstraction qui n'est jamais pleinement mobilisée, c'est un potentiel d'action que les organisations prennent en charge. Elles en sont les instances stratégiques, formalisant les attentes et frustrations diffuses et centralisant les ressources d'action.

Tilly, lui, analyse les conditions sociales de mobilisation. Plutôt que de parler d'organisation, il se concentre le groupe « organisé ». Ce dernier n'est pas héritier d'une rationalité qui s'imposerait à lui, mais il a plutôt accès à une palette de stratégies provenant des modèles culturels. Un mouvement social se pense donc dans ses interconnexions, ses inspirations, ses influences qui l'orientent et le structurent indirectement.

Les premiers pas d'un mouvement social : cibles claires, objectifs ambigus et stratégies émergentes

On cherchera donc ici à comprendre comment les mouvements sociaux émergent et perturbent un champ social afin d'atteindre leurs objectifs. Du côté des mouvements sociaux, il faudra éviter de postuler que les activistes auraient une stratégie claire et informée, et plutôt se concentrer sur la manière dont ils créent et potentiellement saisissent ou évitent certaines opportunités inattendues. Du côté des organisations « institutionnelles », on évitera l'hypothèse d'homogénéité et on cherchera comment certains acteurs profitent, ou subissent, ces mouvements.

D'après la littérature, les mouvements sociaux ne concernent pas que la société civile, ils sont aussi en lien avec les organisations, tout autant comme

cible que comme acteurs potentiels. Ainsi, selon Clemens & Minkoff (2004)¹, les frontières entre les organisations d'un champ et les activistes des mouvements sociaux sont perméables. C'est particulièrement le cas dans les premières étapes d'un mouvement dans lequel « les activistes concernés et les adhérents ont un impact direct sur quelques organisations ciblées » ce qui amène à des interactions plus proches (Zald, Morrill & Rao, 2005 : 258).

Bien que les activistes soient souvent clairs sur les organisations qu'ils visent, leur connaissance des structures internes et de comment ils pourraient la changer peut être très limitée. Leurs objectifs et revendications précis sont souvent ambigus car ils dépendent d'avec qui et de comment ils vont interagir. D'ailleurs, Scully & Segal (2002)² remarquent que les activistes sur les lieux de travail sont avantagés par leurs connaissance intime de l'organisation, de ses ressources et des mesures dans lesquelles elle peut changer. Ainsi, les mouvements sociaux génèrent des situations qui cherchent à initier des changements sociaux et organisationnels (Scully & Creed, 1999³; Clemens & Minkoff, 2004). C'est particulièrement le cas dans les actions directes des activistes : « les mouvements sociaux et les réseaux d'activistes développent typiquement des ensemble de répertoires et de démarches tactiques par lesquels ils poursuivent leurs objectifs immédiats et à moyen terme. Les mouvements sociaux peuvent chercher directement à changer les organisations et les individus, ou chercher à affecter l'opinion publique et la presse pour des changements politiques et administratif » (Zald, Morrill & Rao, 2005 : 258).

Dès lors, on commencera par se concentrer sur les frustrations des acteurs. Mais il faudra comprendre comment celles-ci sont modelées à la fois par les conditions locales, mais aussi par des interactions avec l'extérieur. Emergent alors des rhétoriques qui ne sont jamais totalement stabilisées et parfaitement partagées par tous. Elles évoluent, s'entrechoquent, s'influencent durant de multiples interactions. Partant du principe que lors des premières étapes, les revendications et stratégies des activistes sont ambiguës et en émergence, on

¹ Clemens & Minkoff (2004) in Snow, D., Soule, S. & Knesi, H., *The Blackwell Companion to Social Movements*, Malden, MA: Blackwell.

² Scully, M. & Segal, A. (2002) in Lounsbury, M. & Ventresca, M. ; *Research in the Sociology of Organizations*.

³ Scully, M. & Creed, D. (1999), *Restructured families*. *Annals of the American Academy of Political and Social Sciences*, 562 : 47-65.

peut comprendre comment les interactions locales avec les membres des organisations ciblées auront un impact rétroactif. A chaque étape, les échanges, discussions, conflits et coopérations pourront être compris comme autant de moments de négociation.

Au cœur de l'émergence d'une grève : le cas de Germinal (Zola, 1885)

L'avènement de la grève : montée et convergence des frustrations, influence et débats rhétoriques, inspirations et isomorphismes organisationnels

1 ^{er} ordre : les frustrations	
2 nd ordre	Citations
Montée	<p>« Etienne, justement, croyait la grève prochaine : l'affaire des bois finirait mal, il ne fallait plus qu'une exigence de la Compagnie pour révolter toutes les fosses » (p. 231)</p> <p>« Non, d'une façon ou d'une autre, il fallait en finir, que ce fût gentiment, par des lois, par une entente de bonne amitié, ou que ce fût en sauvages, en brûlant tout et en se mangeant les uns les autres. Les enfants verraient sûrement cela, si les vieux ne le voyaient pas, car le siècle ne pouvait s'achever sans qu'il y eut une autre révolution, celle des ouvriers cette fois, un chambardement qui nettoierait la société du haut en bas, et qui la rebâtirait avec plus de propreté et de justice.</p> <p>- Il faut que ça pète, répéta énergiquement Mme Rasseneur.</p> <p>- Oui, oui, crièrent-ils tous les trois, il faut que ça pète. » (p. 233)</p> <p>« - L'embêtant, voyez-vous, c'est lorsqu'on se dit que ça ne peut pas changer... Quand on est jeune, on s'imagine que le bonheur viendra, on espère des choses ; et puis, la misère recommence toujours, on reste enfermé là-dedans... Moi, je ne veux du mal à personne, mais il y a des fois où cette injustice me révolte. » (p. 260)</p>
	<p>« - Faut cracher sur rien (...) Les chefs, c'est souvent de la canaille ; mais il y aura toujours des chefs, pas vrai ? Inutile de se casser la tête à réfléchir là-dessus. » (p. 260)</p> <p>« La Maheude poussait de grands soupirs.</p> <p>- Ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu !</p> <p>Puis, les mains tombés sur les genoux, d'un air d'accablement immense :</p> <p>- Alors, c'est bien vrai, nous sommes foutus, nous autres. » (p. 262)</p>
	<p>« Comme elle n'osait chômer aussi, effrayée devant l'inaction ruineuse du matériel, elle rêva un moyen terme, peut-être une grève, d'où son peuple de mineurs sortirait dompté et moins payé » (p. 271)</p>
Basculement	<p>« - Tu crois que j'ai à toucher des mille et des cents... La quinzaine est trop maigre, avec leur sacrée idée d'arrêter constamment le travail.</p> <p>Tout deux se turent. C'était après le déjeuner, un samedi de la fin d'octobre. La Compagnie, sous le prétexte du dérangement causé par la paie, avait encore, ce jour-là, suspendu l'extraction dans toutes ses fosses. Saisie de panique devant la crise industrielle qui s'aggravait, ne voulant pas augmenter son stock déjà lourd, elle profitait des moindres prétextes pour forcer ses dix mille ouvriers au</p>

	<p>chômage » (p. 269)</p> <p>« Chez Rasseneur, Etienne était venu aux nouvelles. Des bruits inquiétants couraient, on disait la Compagnie de plus en plus mécontente des boisages. Elle accablait les vouriers d'amendes, un conflit paraissait fatal. Du reste, ce n'était là que la querelle avouée, il y avait dessous toute une complication, des causes secrètes et graves (...)</p> <p>- Je dis que c'était facile à prévoir. Ils vont vous pousser à bout » (p. 270)</p> <p>« A mesure que Maheu et Etienne avancèrent au milieu des groupes, ils sentirent, ce jour-là, monter une exaspération sourde (...)</p> <p>- C'est vrai, alors ? (...) Ils ont fait la saleté ? » (p. 274)</p>
<p>Basculement face à la rhétorique gestionnaire</p>	<p>« - Lis-nous donc ça, dit à son compagnon Maheu qui n'était pas fort non plus sur la lecture.</p> <p>Alors, Etienne se mit à lire l'affiche. C'était un avis de la Compagnie aux mineurs de toutes les fosses. Elle les avertissait que, devant le peu de soin apporté au boisage, lasse d'infliger des amendes inutiles, elle avait pris la résolution d'appliquer un nouveau mode de paiement, pour l'abattage de la houille. Désormais, elle paierait le boisage à part, au mètre cube de bois descendu et employé, en se basant sur la quantité nécessaire à un bon travail ; Le prix de la berline de charbon abattu serait naturellement baissé, dans une proportion de cinquante centimes à quarante, suivant d'ailleurs la nature et l'éloignement des tailles. Et un calcul assez obscur tachait d'établir que cette diminution de dix centimes se trouverait exactement compensée par le prix du boisage. Du reste, la Compagnie ajoutait que, voulant laisse à chacun le temps de se convaincre des avantages présentés par ce nouveau mode, elle comptait seulement l'appliquer à parti du lundi 1^{er} décembre (...)</p> <p>- Nom de Dieu de nom de Dieu ! répéta Maheu en relevant la tête. Nous sommes des jean-foutre, si nous acceptons ça ! » (p. 277)</p>
	<p>« Et, du coron entier, monta bientôt le même cri de misère. Les hommes étaient rentrés, chaque ménage se lamentait devant le désastre de cette paie mauvaise. Des portes se rouvrirent, des femmes parurent, criant au-dehors, comme si leurs plaintes n'eussent pu tenir sous les plafonds des maisons closes. Une pluie fine tombait, mais elles ne la sentaient pas, elles s'appelaient sur les trottoirs, elles se montraient, dans le creux de leur main, l'argent touché.</p> <p>- Regardez ! ils lui ont donné ça, n'est-ce pas se foutre du monde ? (...)</p> <p>Une clamour monta, les violences recommencèrent. » (p. 280)</p>

1 ^{er} ordre : les organisations	
2 nd ordre	Citations
Association ouvrière et Caisse de prévoyance	<p>« -L'embêtant, c'est la cotisations, déclara Rasseneur d'un ton judicieux. Cinquante centimes par an pour le fonds général, deux francs pour la section, ça n'a l'air de rien, et je parie que beaucoup refuseront de les donner.</p> <p>- D'autant plus, ajouta Etienne, qu'on devrait d'abord créer ici une caisse de prévoyance, dont nous ferions à l'occasion une caisse de résistance... N'importe, il est temps de songer à ces choses. Moi, je suis prêt, si les autres sont prêts. » (p. 231)</p>
	<p>« Pluchart, désolé des méfiances que l'Internationale rencontrait chez les mineurs de Montsou, espérait les voir adhérer en masse, si un conflit les obligeait à lutter contre la Compagnie. Malgré ses efforts, Etienne n'avait pu placer une seule carte de membre, donnant du reste le meilleur de son influence à sa caisse de secours, beaucoup mieux accueillie » (p. 272)</p>
Caisse de prévoyance	<p>« Dès que leur société fut assise autour d'une petite table, Etienne s'empara de Levaque, pour lui expliquer son idée d'une caisse de prévoyance. Il avait la propagande obstinée des nouveaux convertis, qui se créent une mission.</p> <p>- Chaque membre, répétait-il, pourrait bien verser vingt sous par mois. Avec ces vingt sous accumulés, on aurait, en quatre ou cinq ans, un magot ; et, quand on a de l'argent, on est fort, n'est-ce pas ? dans n'importe quelle occasion... Hein ! qu'en dis-tu ? » p. 244)</p>
	<p>« A demi-voix, Etienne avait repris de longues explications qu'il donnait à Maheu, sur la nécessité, pour les charbonniers de Montsou, de fonder une caisse de prévoyance (...) Et il précisait des détails, discutait l'organisation, promettait de prendre toute la peine. » (p. 242)</p>
	<p>« La Direction m'a fait appeler avant-hier. Oh ! ils sont très polis, ils m'ont répété qu'ils n'empêchaient pas leurs ouvriers de créer un fonds de réserve. Mais j'ai bien compris qu'ils en coulaient le contrôle... » (p. 272)</p>
Caisse de prévoyance et Grève	<p>« Il lui avait fait promettre d'adhérer, lorsqu'il eut l'imprudence de découvrir son véritable but.</p> <p>- Et, si nous nous mettons en grève, tu comprends l'utilité de cette caisse. Nous nous fichons de la Compagnie, nous trouvons là les premiers fonds pour lui résister... Hein ? c'est dit, tu en es ? » (p. 252)</p>

1 ^{er} ordre : les rhétoriques		
2 nd ordre	3 ^{ème} ordre	Citations
Rhétoriques ouvrières	Gréviste	<p>« Etienne, depuis deux mois, entretenait une correspondance suivie avec le mécanicien de Lille auquel il avait eu l'idée d'apprendre son embauchement à Montsou, et qui maintenant l'endoctrinait, frappé de la propagande qu'il pouvait faire au milieu des mineurs.</p> <p>- Il en est, que l'association en question marche très bien. On adhère de tous les côtés, paraît-il » (p. 230)</p>
		<p>« - Ill faudra bien s'y résoudre, à cette grève, si l'on nous y force (...) Lui aussi est contre la grève, car l'ouvrier en souffre autant que le patron, sans arriver à rien de décisif. Seulement, il voit là une occasion excellente pour déterminer nos hommes à entrer dans sa grande machine » (p. 272)</p>
	Modérée	<p>« - Quelle idée ! murmura le cabaretier. Pourquoi tout ça ? La Compagnie n'a aucun intérêt à une grève, et les ouvriers non plus. Le mieux est de s'entendre » (p. 271)</p>
	Anarchiste	<p>« - Des bêtises ! répéta Souvarine. Votre Karl Marx en est encore à vouloir laisser agir les forces naturelles. Pas de politique, pas de conspiration, n'est-ce pas ? tout au grand jour, et uniquement pour les hausses des salaires... Fichez-moi donc la paix, avec votre évolution ! Allumez le feu aux quatre coins des villes, fauchez les peuples, rasez tout, et quand il ne restera plus rien de ce monde pourri, peut-être en repoussera-t-il un meilleur. » (p. 231)</p> <p>« - Entendez-vous ! reprit-il avec son calme habituel, en les regardant, il faut tout détruire, ou la faim repoussera. Oui ! l'anarchie, plus rien, la terre lavée par le sang, purifiée par l'incendie ! ... On verra ensuite. » (p. 233)</p>
		<p>« - Les grèves ? des bêtises ! (...) Commencez donc par me faire sauter ce bagne où vous crevez tous ! » (p. 273)</p>
	Réaction	<p>« Etienne se mit à rire (...) Cette théorie de la destruction lui semblait une pose » (p. 231)</p>
	Organisation	<p>« Il n'en était point encore à se fabriquer un système, dans le vague de ses lectures. Les revendications pratiques de Rasseneur se mêlaient en lui aux violences destructives de Souvarine (...) D'ailleurs, les moyens demeuraient obscures, il préférait croire que les choses iraient très bien, car sa tête se perdait, dès qu'il voulait formuler un programme de reconstruction » (p. 259)</p>
		<p>« L'influence d'Etienne s'élargissait (...) C'était une propagande</p>

		<p>sourde (...) Aussi, dès le mois de septembre, avait-il créé enfin sa fameuse caisse de prévoyance (...) O venait de le nommer secrétaire de l'association (...) Il se grisa de ces premières jouissances de la popularité : être à la tête des autres, commander (...) Il s'écouta parler ; tandis que son ambition naissante enfiévrait ses théories et le poussait aux idées de bataille » (p. 267)</p>
		<p>« - Encore se ce que les curés racontent était vrai, si les pauvres gens de ce monde étaient les riches dans l'autre !</p> <p>Un éclat de rire l'interrompait, les enfants eux-mêmes haussaient les épaules, tous devenus incrédules (...)</p> <p>- Ah ! ouiche, les curés ! s'écriait Maheu. S'ils croyaient ça, ils mangeraient moins et ils travailleraient davantage, pour se réserver là-haut une bonne place... » (p. 262)</p>
		<p>« - En voilà encore des idées ! disait le jeune homme. Est-ce que vous avez besoin d'un bon Dieu et de son paradis pour être heureux ? est-ce que vous ne pouvez pas vous faire à vous-mêmes le bonheur sur la terre ? (...)</p> <p>Puisque le bon Dieu était mort, la justice allait assurer le bonheur des hommes, en faisant régner l'égalité et la fraternité » (p. 263)</p>
Rhétoriques patronales	Gestionnaire	<p>« - Toussaint Maheu (...) Monsieur le secrétaire général désire vous parler. Entrez, il est seul (...)</p> <p>Il lui sembla que la voix du secrétaire devenait plus dure. C'était une réprimande, on l'accusait de s'occuper de politique, une allusion fut fait à son logeur et à la caisse de prévoyance ; enfin, on lui conseillait de ne pas se compromettre dans ces folies, lui qui était un des meilleurs ouvrier de la fosse » (p. 279)</p>
	Grève	<p>« Le soir, à l'Avantage, la grève fut décidée. Rasseneur ne la combattait plus, et Souvarine l'acceptait comme un premier pas. D'un mot, Etienne résuma la situation : si elle voulait décidément la grève, la Compagnie aurait la grève. » (p. 282)</p>

Le déclenchement de la grève :

2 nd ordre	3 ^{ème} ordre	Citations
Rhétoriques patronales	Contre ouvrière	<p>« - Si vous causez tous à la fois, reprit M. Hennebeau, jamais nous ne nous entendrons (...) Non, avouez donc la vérité, vous obéissez à des excitations détestables. C'est une peste, maintenant, qui souffle sur tous les ouvrier et qui corrompt les meilleurs... Oh ! je n'ai besoin de la confession de personne, je vois bien qu'on vous a changés, vous si tranquilles autrefois. N'est-ce pas ? on vous a promis plus de beurre que de pain, on vous a dit que votre tour était venu d'être les maîtres... Enfin, on vous régimente dans cette fameuse International, cette armée de brigands dont le rêve est la destruction de la société... » (p. 324)</p>
	Paternaliste contre organisation	<p>« C'est (Rasseneur) assurément qui vous a poussé à créer cette caisse de prévoyance, que nous tolérions bien volontiers si elle était seulement une épargne mais où nous sentons une arme contre nous, un fonds de réserve pour payer les frais de la guerre. Et, à ce propos, je dois ajouter que la Compagnie entend avoir un contrôle sur cette caisse » (p. 325)</p>
	Paternaliste	<p>« - La Compagnie est une providence pour ses hommes, vous avez tort de la menacer. Cette année, elle a dépensé trois cent mille francs à bâtir des corons, qui ne lui rapportent pas le deux pour cent, et je ne parle ni des pensions qu'elle sert, ni du charbon, ni des médicaments qu'elle donne » (p. 325)</p>
		<p>« Vous réfléchirez, mes amis, vous comprendrez qu'une grève serait un désastre pour tout le monde. Avant une semaine, vous mourrez de faim : comment ferez-vous ? ... Je compte sur votre sagesse, d'ailleurs, et je suis convaincu que vous redescendrez lundi au plus tard » (p. 329)</p>
	Capitaliste	<p>« - Ah ! nous y voilà ! cria M. Hennebeau. Je l'attendais, cette accusation d'(affamer le peuple et de vivre de sa</p>

		<p>sueur ! Comment pouvez-vous dire des bêtises pareilles, vous qui devriez savoir les risques énormes que les capitaux courent dans l'industrie, dans les mines par exemple ? Une fosse tout équipée, aujourd'hui, coûte de quinze cent mille francs à deux millions ; et que de peine avant de retirer un intérêt médiocre d'une telle somme engloutie ! Presque la moitié des sociétés minières, en France, font faillit... Du reste, c'est stupide d'accuser de cruauté celles qui réussissent. Quand leurs ouvriers souffrent, elles souffrent elles-mêmes. Croyez-vous que la Compagnie n'a pas autant à perdre que vous, dans la crise actuelle ? Elle n'est pas la maîtresse du salaire, elle obéit à la concurrence, sous peine de ruine. Prenez-vous vous-en aux faits, et non à elle... Mais vous ne voulez pas entendre, vous ne voulez pas comprendre ! » (p. 326)</p>
		<p>« - Moi, mon brave, s'écria le directeur, mais je ne repousse rien ! ... Je suis un salarié comme vous, je n'ai pas plus de volonté ici que le dernier de vos galibots. On me donne des ordres, et mon seul rôle est de veiller à leur bonne exécution. Je vous ai dit ce que j'ai cru devoir vous dire, mais je me garderas bien de décider... Vous m'apportez vos exigences, je les ferai connaître à la Régie, puis je vous transmettrai la réponse.</p> <p>Il parlait de son air correct de haut fonctionnaire » (p. 327)</p>
Rhétoriques ouvrières	Organisation de la grève	<p>« Désormais, Etienne était le chef incontesté. Dans les conversations du soir, il rendait des oracles, à mesure que l'étude l'affinait et le faisait trancher en toutes choses. Il passait les nuits à lire, il recevait un nombre plus grand de lettres (...) Sa popularité croissante le surexcitait chaque jour davantage » (p. 333)</p>
	Oppositions internes	<p>« - Pluchart n'est pas arrivé, je suis très inquiet, ajouta Etienne (...)</p> <p>- C'est que, moi aussi, je lui ai envoyé une lettre, si tu veux que je te dise ; et, dans cette lettre, je l'ai supplié de ne pas venir... Oui, je trouve que nous</p>

		<p>devons faire nos affaires nous-mêmes, sans nous adresser aux étrangers (...) Ce que je désire, c'est que le mineur soit mieux traité (...) et, je le sens bien, vous n'obtiendrez rien du tout avec vos histoires, vous allez rendre le sort de l'ouvrier encore plus misérable... Quand il sera forcé par la faim de redescendre, on le salera davantage, la Compagnie le paiera à coups de triques, comme un chien échappé qu'on fait rentrer à la niche... Voilà ce que je veux empêcher, entends-tu ! » (p. 347)</p>
		<p>« - Mais qu'est-ce qu'il te prend ? pourquoi passes-tu aux bourgeois ? continua (Etienne) avec violence en revenant se planter devant le cabaretier. Toi-même, tu le disais : il faut que ça pète !</p> <p>Rasseneur rougit légèrement.</p> <p>- Oui, je l'ai dit. Et si ça pète, tu verras que je ne suis pas plus lâche qu'un autre... Seulement, je refuse d'être avec ceux qui augmentent le gâchis pour y prêcher une position » (p. 350)</p>
	Doutes	<p>« Est-ce que ce n'était pas stupide de croire qu'on pouvait d'un coup changer le monde, mettre les ouvriers à la place des patrons, partager l'argent comme on partage une pomme ? (...) Le parti le plus sage, quand on ne voulait pas se casser le nez, c'était de marcher droit, d'exiger les réformes possibles, d'améliorer enfin le sort des travailleurs, dans toutes les occasions » (p. 348)</p>
	Anarchiste	<p>« - Et les moyens d'exécution ? comment comptez-vous vous y prendre ?</p> <p>- Par le feu, par le poison, par le poignard. Le brigand est le vrai héro, le vengeur populaire, le révolutionnaire en action, sans phrases puisées dans les livres. Il faut qu'une série d'effroyables attentats épouvantent les puissants et réveillent le peuple » (p. 353)</p>
	Contre anarchie	<p>« - Non ! non ! murmura Etienne, avec un grand geste qui écartait ces abominables visions, nous n'en sommes pas encore là, chez nous. L'assassinat, l'incendie, jamais ! C'est monstrueux, c'est injuste,</p>

		tous les camarades se lèveraient pour étrangler le coupable ! » (p. 354)

	1 ^{er} ordre : Les organisations
2 nd ordre	Citations
La Compagnie	« Quinze jours s'étaient écoulés ; et, le lundi de la troisième semaine, les feuilles de présence, envoyées à la Direction, indiquèrent une diminution nouvelle dans le nombre des ouvriers descendus (...) L'obstination de la Régie à ne pas céder exaspérait les mineurs (...) Peu à peu, la grève devenait générale » (p. 330)
Grève et caisse de prévoyance	« Pourtant, un continual va-et-vient emplissait de monde la maison des Maheu. Etienne, à titre de secrétaire général, y avait partagé les trois mille francs de la caisse de prévoyance, entre les familles nécessiteuses ; ensuite, de divers côtés, étaient arrivées quelques centaines de francs, produites par des souscriptions et des quêtes. Mais, aujourd'hui, toutes les ressources s'épuisaient, les mineurs n'avaient plus d'argent pour soutenir la grève, et la faim était menaçante » (p. 332)
L'Internationale	« L'Internationale accorde du temps aux ouvriers en grève. Nous paieront plus tard, et c'est elle qui, tout de suite, viendra à notre secours » (p. 351)